

Les Anglais, de Bailleul à Merville, résistent et contre-attaquent avec succès

Nous reprenons Hangard-en-Santerre Les Vandales mettent le feu à Reims

Le maréchal Haig vient de lancer, à l'armée anglaise, un ordre du jour qui résume comme le fameux ordre du jour de Joffre, lorsque notre général en chef déclara à la veille de la bataille de la Marne, à nos soldats, que l'heure était venue de se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Le maréchal Haig montre à ses soldats les graves périls de l'offensive allemande : la séparation des armées française et anglaise, les bases anglaises sur les côtes de la Manche compromises, l'Angleterre elle-même menacée.

Le chef de l'armée anglaise y joint une phrase de réconfort, qui est en même temps un hommage à nos troupes, lorsqu'il dit : « L'armée française se porte rapidement à notre aide en forces considérables. »

C'est le résultat du commandement unique enfin réalisé que les armées des deux nations se portent mutuellement à secours les unes des autres, selon les besoins, sans qu'il y ait lieu de des pourparlers qui font toujours perdre du temps et peuvent faire perdre la bataille.

La général Foch, qui sait quelle est l'étendue de son autorité l'exercera certainement avec la vigueur et la décision nécessaires. Et déjà les événements semblent justifier cet espoir.

L'avance allemande, aux dernières nouvelles, paraissait arrêtée ou presque. Elle avait été de plusieurs kilomètres chaque jour jusqu'à avant-hier.

On peut espérer maintenant que la stabilisation commencée de la poche que l'offensive allemande a formée dans le front anglais.

Bailleul, pour la possession duquel on s'est battu avec acharnement depuis deux jours, paraît devoir être héroïquement gardé par nos alliés, les Allemands restant aux abords. Ils conservent aussi Neuve-Eglise. Plus au sud, les ennemis n'ont pas pu progresser à l'ouest de Merville ; ils n'ont pas dépassé l'entrée de Locon, ce qui assure la protection de Bethune, un peu d'ailleurs dans les mêmes conditions incertaines qu'Ypres au nord.

En somme, le front de bataille fait là, en ce moment, une sorte de zigzag qui fait pressager de prochains combats.

Mais la résistance anglaise paraît aujourd'hui en voie d'organisation et, à côté de nos alliés, nos divisions, qui comptent parmi les plus héroïques, savent aussi qu'il faut barrer aux Boches la route de la mer, comme ils leur ont barré, ces jours derniers, la route de Paris.

La route de Paris, nos troupes l'ont gardée, hier, en attaquant l'ennemi entre Lassigny et Montdidier, tout près d'Orvillers ; attaque locale, mais qui nous a permis d'améliorer nos positions sur plusieurs centaines de mètres en longueur et en largeur, nous a donné des prisonniers et a rappelé à l'ennemi que sa pointe vers Amiens n'était pas d'une sécurité complète pour lui.

N'ayant aucun avantage à enregistrer dans la journée d'hier, l'ennemi s'est acharné sur cette malheureuse cité de Reims, jadis le joyau de la France, et que sans utilité militaire les Allemands se plaisent rageusement à détruire.

Une partie de la ville est en flammes, dit le communiqué.

C'est sa leur œuvre de soldats ! Les notes, sans cour des rafales d'artillerie, se donnent à honneur d'arrêter les flammes destructrices.

La "poche" sur Amiens et la "poche" sur Bailleul

On s'accorde maintenant à reconnaître que l'extension de l'offensive allemande au nord, dans le secteur compris entre la falaise de Vimy et les hauteurs de Messines, n'est pas simplement une diversion. Mais on n'est pas éloigné de penser, en revanche, que la diversion est la pointe sur Amiens. Ce serait une autre erreur. La poussée sur Amiens, enrayée aujourd'hui, poursuit le même but que la poussée sur Bailleul et au delà, et nous ne devons nullement la considérer comme abandonnée. Quant au but général, nous en avons parlé dernièrement et nous avons émis cette opinion que le même but avait déjà été recherché en 1914, dans ce qu'on a improprement nommé la course à la mer. Nous n'y reviendrons pas.

Dans l'état actuel des choses, le front de bataille, par suite des efforts réitérés de l'ennemi, présente de notre côté deux poches, deux enfoncements : celui sur Amiens et celui sur Bailleul. La défense résiste, et cède le terrain que pied à pied, et le temps passe. La forme de la ligne allemande, forme temporaire, est mauvaise. Si nos alliés et nous, même en reculant encore au besoin devant les deux points, surtout devant celle du nord, nous tenons ferme, rien n'est compromis et les défauts de la ligne allemande se feront que s'accroître. L'ennemi a tout intérêt à brusquer les événements pour transformer la forme présente en une autre qui lui soit favorable. Il est obligé de passer par les phases actuelles pour y arriver. La question est de savoir s'il y parviendra et dans quelles conditions de solidité après les pertes considérables qu'il subit.

Jusqu'ici nous ne le manœuvrons pas. Mais cela ne signifie pas que notre rôle soit le garder indéfiniment et partout une attitude passive. Attendons et ayons confiance.

Général BERTHAUT.

LE MARÉCHAL HAIG A SES TROUPES

Londres, 12 Avril. — Le maréchal Haig adresse l'ordre du jour suivant à ses troupes :

« Officiers et soldats de l'armée britannique en France et dans les Flandres,

« Voici aujourd'hui trois semaines que l'ennemi a commencé contre nous ses formidables attaques sur un front de cinquante milles. Son but est de nous séparer des Français, de saisir les ports de la Manche et de détruire l'armée britannique.

« Bien qu'il ait déjà lancé cent six divisions dans la bataille et qu'il sacrifie avec une impitoyable obstination la vie de ses soldats, il n'a encore fait que peu de progrès vers son but. Nous sommes redevables de cela à l'énergie résistante et à l'abnégation de nos troupes.

« Les mots me manquent pour exprimer l'admiration que j'éprouve pour la splendide conduite de tous les officiers et soldats britanniques dans les circonstances les plus difficiles. Beaucoup d'entre nous sont aujourd'hui fatigués. A ceux-là je dirai : « La victoire sera du côté de qui tiendra le plus longtemps. »

« L'armée française se porte rapidement à notre aide en forces considérables. « Combattre jusqu'au bout est notre seul devoir. Nous devons tenir chaque position jusqu'au dernier homme. Pas de retraite.

« Pénétrés de la justice de notre cause et n'ayant aucune autre alternative, il faut que nous luttons jusqu'au bout. De la conduite de chacun de nous en cette heure critique dépend la sécurité de nos forces et la liberté de l'humanité. »

COMMUNIQUES FRANÇAIS

13 Avril, 14 heures.

Au cours de la nuit, les contre-attaques menées par nos troupes dans la région de Hangard-en-Santerre ont refoulé complètement l'ennemi. Nous tenons de nouveau ce village en entier, ainsi que le cimetière. Outre les pertes qu'ils ont subies sans obtenir aucun résultat, les Allemands ont laissé entre nos mains 70 prisonniers dont 3 officiers. La lutte d'artillerie continue violente dans cette région.

Entre Montdidier et Noyon, bombardements assez vifs et grande activité de patrouilles. Nous avons fait une dizaine de prisonniers au nord d'Orvillers-Sorel.

Entre la Miette et l'Aisne, deux coups de main ennemis ont échoué sous nos feux. De notre côté, nous avons fait des prisonniers dans les secteurs de Saint-Hilaire et de Souain.

Reims continue à être bombardée par les Allemands. Une partie de la ville est en flammes. On s'occupe activement à circonscrire le foyer de l'incendie malgré les rafales de l'artillerie allemande.

En forêt d'Apremont, les Allemands ont renouvelé leurs attaques sur nos positions du bois Brille. Les troupes américaines du secteur, en liaison avec les nôtres, ont combattu avec vigueur et brisé la plupart des tentatives ennemies. Sur un point où l'ennemi avait pris pied, il a été refoulé par notre contre-attaque. Le chiffre des prisonniers faits depuis hier dépasse la quarantaine.

En Lorraine, nous avons réussi un coup de main dans la région d'Eply. Rien à signaler sur le reste du front.

13 Avril, 23 heures.

Bombardements réciproques sur quelques points au nord de Montdidier, notamment dans la région Cantigny-Grievillers.

A l'ouest de Lassigny, nos troupes ont prononcé une attaque sur les bois au nord-ouest d'Orvillers-Sorel. Sur un front de mille deux cents mètres environ, nous avons réalisé une avance de plusieurs centaines de mètres en profondeur et fait un certain nombre de prisonniers. Dans le secteur de Noyon, des troupes spéciales d'assaut, qui s'élançaient à l'attaque de nos positions, ont été prises sous nos feux avant d'avoir pu aborder nos lignes et ont subi un sanglant échec.

Assez grande activité d'artillerie à la cote 304, aux Eparges et en forêt de Parroy. Journée calme partout ailleurs.

COMMUNIQUES BRITANNIQUES

13 Avril, après-midi.

Hier au soir, un combat violent s'est engagé autour de Neuve-Eglise et de Wulverghem ; à une heure tardive de la nuit, la lutte continuait encore.

Nous avons légèrement progressé près de Festubert et fait quelques prisonniers.

Au début de la nuit, après un violent bombardement, un assaut avec des effectifs importants a été lancé contre nos positions à l'est de Locon. L'ennemi réussit à pénétrer dans nos lignes sur certains points, mais fut chassé par une contre-attaque. Un second effort tenté par les Allemands plus tard, dans le même secteur, échoua complètement.

Au cours des premières heures de la nuit, l'adversaire attaqua également à l'ouest de Merville, mais fut repoussé. Dans les autres secteurs du front nord, la situation reste sans changement.

Une vive action locale eut lieu hier au sud de la Somme, près de Hangard.

Les positions dans lesquelles l'ennemi était parvenu à pénétrer ont été reprises par une contre-attaque de troupes britanniques et françaises.

Au nord de la Somme, l'artillerie allemande s'est montrée plus active.

13 Avril, soir.

A la suite du combat d'hier soir aux environs de Neuve-Eglise, l'ennemi a réussi, après une lutte prolongée, à pénétrer dans le village. Ce matin, une vigoureuse contre-attaque de nos troupes l'en a chassé ; un certain nombre de prisonniers, dont un chef de bataillon, sont restés entre nos mains. Plus tard, une autre attaque tentée par l'ennemi fut repoussée.

Au cours de la matinée, plusieurs attaques ont été lancées par l'ennemi sans aucun succès sur différents points du front de bataille au nord du canal de La Bassée. Trois attaques tentées contre nos lignes au sud-ouest, ouest, et nord de Merville furent chaque fois repoussées après de vifs combats, ainsi qu'une autre au sud de Meteren. Quatre attaques successives contre nos positions au sud-est de Bailleul n'ont pas obtenu plus de résultat.

Au cours de ces nombreuses attaques, l'ennemi a subi de lourdes pertes.

Cat après-midi, une vigoureuse attaque ennemie s'est développée entre la rivière Meteren-Becque, au sud-ouest de Meteren et Wulverghem. De vifs combats ont eu cours sur tout le front. Sur le reste du front, aucun incident important à signaler.

Voir en 3^e page

L'EMPEREUR D'AUTRICHE ESSAIE DE SE RÉTRACTER

« Il y a des consciences pourries », répond M. Clemenceau.

Voir en 2^e page

DEUX PROFILS DANS LA FOULE

Conte par Edmond HARAUCOURT

QUATRE ZEPPELINS sur l'Angleterre

5 tués. — 15 blessés

Londres, 13 Avril. — (Officiel). — Au cours du raid de la nuit dernière, deux hommes, deux femmes et un enfant ont été tués ; 8 hommes, 6 femmes et 1 enfant ont été blessés.

Avec le Cardinal de la Ville martyre

Dans la modeste chambre d'un couvent silencieux, j'ai trouvé le cardinal Luçon, l'archevêque de la ville martyre où les Barbares viennent de déclencher l'incendie.

Le vénérable prélat — il a 75 ans et les portes vaillamment — a été évacué le dernier de la malheureuse ville de Reims. Après avoir veillé l'agonie de la douloureuse cité comme



Cardinal Luçon
archevêque de Reims
(Cl. Tirou, rue Royale.)

pour l'heure, qu'une pièce à l'austérité presque monacale. Un bon feu pétillant, allumé par les petites sœurs, jette, seul, sa gaieté dans la chambre.

La figure du cardinal est douce comme celle d'un apôtre. L'œil est vif, mais par instants des éclairs défilent la volonté indomptable. Une couronne de cheveux blancs, rendus plus blancs par la transition d'une calotte écarlate, qui semble reposer sur de la neige, lui fait une auréole. Le prélat s'anime à parler :

« Je ne veux pas être un réfugié, monsieur ! J'ai tout fait pour rester dans ma chère cité. Plusieurs fois j'ai résisté aux instances venant des milieux civils et militaires. Si je suis ici, c'est qu'on m'a forcé à partir.

« C'est que le danger devait s'accroître tous les jours. Eminence ?

« Que m'importe ! Je voulais rester pour être et demeurer toujours : le témoin de la Cathédrale ! »

« Oh ! le joli mot ! Et comme le cardinal l'exprime avec une force, un ardeur qui me fait croire à la vérité ! Que les Boches ne l'ont-ils donc entendu, ce mot : « le témoin de la Cathédrale ! »

« Oui, je voulais que jusqu'au dernier moment, à la dernière seconde, il restât dans Reims massacré un civil autorisé, un témoin pour crier : Non ce n'est pas vrai, il n'y a jamais eu de poste de T. S. F. sur la cathédrale ; non, il n'y a jamais eu d'observatoire optique ; non, non, non, il n'y a jamais eu sur ma basilique de mitrailleurs, ni de canons ! Il y avait bien les attestations semblables de nos officiers, mais il ne fallait pas laisser à l'ennemi la ressource de dire que les dénégations militaires ne peuvent être que mensonges et que nos officiers ne peuvent être que menteurs dans leur propre cause. Tandis que moi, monsieur, la parole d'un cardinal, le moi, moi, moi, plus les mêmes raisons de la mettre en doute et mon témoignage perpétuel, la protestation qu'était ma simple présence, condamnant le crime. »

Les Allemands l'ont donc une fois de plus, la noble parole du cardinal. Mais ils continueront leur hypocrisie sacrilège. Ils continueront à martyriser la cathédrale.

Il faut venger la cathédrale

« Parlons d'elle un peu, Eminence. Elle ! c'est la cathédrale. Le cardinal me répond aussitôt :

« Elle est gravement mutilée. Les voûtes effondrées recouvrent le maître-autel et le transept. Les contreforts sont largement ébréchés ; les pinacles étetés ; la statuaire à peu près anéantie ; l'ornementation, rinceaux, rosaces, tout est cruellement endommagé. Mais les tours sont intactes. Le gros œuvre, les murs, les piliers n'ont pas trop souffert. Telle quelle, restée encore debout, la cathédrale est respectable ; nous possédons pour reconstituer l'œuvre anéantie les moules de presque toutes les statues et les maquettes en couleur de nos admirables vitraux.

« Mais cela coûtera des sommes immenses ?

« Cinquante, quatre-vingts, cent millions peut-être ! Mais il faut que la cathédrale se dresse un jour complètement guérie. Il ne faut pas que les Allemands puissent nous montrer un jour de leur rire sardonique, de ce rire qui aurait l'air de se vanter de l'antéchristianisme d'une des merveilles du monde !

« Il faut venger la cathédrale en la sauvant. Pour cette vengeance j'ai déjà reçu l'assurance de concours munificents non seulement de France, mais d'Angleterre et d'Amérique. »

« A ce moment un coup de canon boche à longue portée vient ponctuer lourdement notre entretien. Pour toute réponse je vois errer sur le visage du prélat un sourire triste et vague, laissant presque deviner des regrets.

« Il y a bien des mois que je n'ai plus continué de m'émouvoir pour si peu ! A Reims, la vie était autrement bouleversée. Je la regrette cependant. Ma maison depuis longtemps n'avait plus de toit. Des bâches, du papier goudronné fermaient les issues et nous abritaient de la pluie. Plus une seule vitre depuis 1914.

« Mais pourquoi cet acharnement sur Reims ?

« Parce que nous étions les otages de Paris et de la France ! L'Allemand voulait-il se venger d'une défaite militaire ? Il tirait sur Reims ; un événement heureux nous arrivait-il ? Il tirait sur Reims par dépit ou par vengeance. »

« J'allais quitter le grand refuge ; — Lundi je ne serai plus un réfugié. Je rentre dans mon diocèse — dit le cardinal visiblement heureux.

« Dans un petit village, près d'Epervain, j'ai trouvé une maison libre. Je me rapprocherai de ma grande blessée que j'aurai peut-être l'émotion d'aller contempler, entre deux bombardements.

« Nous vous souhaitons bonne santé et bon voyage, Eminence.

« Souhaitez-nous surtout de rentrer bientôt dans Reims délivrée ! »

« Et, en quittant le cardinal, voici que nous lisons le communiqué tragique : « Une partie de la ville de Reims est en flammes. » Dans quel état le prélat retrouvera-t-il sa cathédrale et sa ville !

LE CRIME DES GOTHAS 26 MORTS. — 72 BLESSÉS.

(Officiel). — 13 avril, midi. — Le nombre des victimes du raid de nuit dernière est de 26 morts et de 72 blessés.

Comment ils ont pu venir

Il n'est pas douteux qu'un seul gotha a réussi à survoler Paris. Les points de chute des bombes lancées le prouvent, puisque les cinq projectiles sont tombés dans un espace très restreint. Le temps de déclencher les obus et de faire demi-tour, le Boche n'était plus là. Hélas ! le mauvais sort se mit de la partie et collabora avec le surnois assassin de la capitale.

Deux questions se posent. Comment le Boche put-il passer et comment l'alerte fut-elle donnée si tardivement ? Jusqu'ici, les gothas nous ont habitués à une certaine variété dans leurs méthodes. Se méfiant sans doute de la riposte, ils préfèrent nous dérouter chaque fois par des procédés différents.

Un soir, ils viennent par petits groupes étagés à diverses altitudes ; ils se succèdent à dix ou vingt minutes les uns des autres ; les premiers — les as — jettant des bombes incendiaires pour permettre aux suivants de se repérer. Une nuit, ils s'approchent en assez grand nombre par deux chemins différents et forment deux colonnes qui se partagent la besogne. Ou bien ils profitent d'une nuit très obscure et légèrement brumeuse, alors que tout vol efficace semble interdit. Enfin — et c'est le cas pour les deux dernières incursions — un seul se présente, se hâte de se déléster et retourne à son terrain.

Celui de l'autre nuit a montré avec quelle virtuosité le Boche savait manier la duplicité. Toute la nuit, nos bombardiers ont opéré au front, allant et venant, lançant des tonnes d'explosifs sur des objectifs militaires. Un gotha, pour éviter les risques d'être reconnu, a profité de ces voyages. Il a dû planifier pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'une escadre française remplit dans ses lignes. Il s'est mêlé, tous feux éteints, à nos bombardiers qui ne pouvaient pas, bien entendu, s'apercevoir de la présence indésirable. Et il est passé. Personne ne se doutait de ce raffinement de lacheté. C'est qu'un dernier moment, lorsqu'il était non loin de la capitale, après avoir abandonné son escorte française, qu'il fut reconnu. Lorsqu'il fut seul, le bruit de son moteur fut perçu. Mais il était bien tard.

Le service d'alerte fut prévenu alors que quelques coups d'ailes seulement séparaient le gotha de Paris.

Méfions-nous de ces surprises qui peuvent se renouveler, le Boche étant amateur du moindre risque et du plus petit effort. Rendons la défense sur les points de la capitale qui semblent les plus propices aux attaques, surtout isolées. N'oublions pas que l'ennemi se soucie peu de séjourner au-dessus de nous. Son but est de lancer au plus vite et au plus tôt son chargement de bombes. Donc, veillons...

La barrière des ballons est excellente en elle-même, profitons-en et rendons-lui puissance aux endroits les plus indiqués.

Et malgré toutes les difficultés du combat nocturne, ayons confiance dans l'efficacité des patrouilles aériennes qui, depuis quelque temps d'ailleurs, sont exécutées également par des pilotes américains. Ceux-ci, selon une méthode que nous ne saurions trop admirer et encourager, viennent se perfectionner au camp retranché à leur sortie d'école et avant de se rendre au front.

Si nous pouvons avoir une petite consolation aux assassinats d'hier, trouvons-la dans ce fait : il y a trois jours, notamment, nous avions lancé 7 tonnes de bombes en plein jour sur la gare de Saint-Quentin où des incendies considérables et des explosions violentes ont été enregistrées ; d'autre part, les hangars d'un champ d'aviation ennemi ont été détruits avec tous les appareils qu'ils contenaient. Et chaque jour, de tels exploits sont enregistrés.

Ce travail est œuvre de guerre, mais les représailles ont du bon, ne l'oublions pas.

J. P.

LE CANON, HIER, n'a pas fait de victimes

(Officiel). — Le canon à longue portée a continué à tirer sur la région parisienne dans la journée du 13 avril. Il n'y a pas de victimes.

Pour la première fois le canon kolossal, a bombardé Paris la nuit.

Pour ses débuts cette nuit il n'a fait aucune victime.

LE GÉNÉRAL SARRAIL atteint par la limite d'âge

Atteint par la limite d'âge, qui a été abaissée à soixante-trois ans pour les généraux de division, le général Sarrail, qui est né le 6 avril 1856, passe au cadre de réserve.

Depuis décembre 1917, époque à laquelle il avait été remplacé au commandement en chef de l'armée d'Orient, le général Sarrail était rentré en France et était en inactivité de service. On se souvient qu'il avait succédé, en août 1915, à l'armée d'Orient, au général Gouraud qui, lui-même, y avait remplacé le général d'Amado.

Après la bataille de Charleroi, le général Sarrail avait succédé au général Ruffey à la tête de la 3^e armée. Il eut sa part glorieuse dans la bataille de la Marne ; il résista, en effet, victorieusement à l'armée du kronprinz en Argonne et réussit à empêcher l'investissement de Verdun.

Il reçut, pour cette raison, la médaille militaire avec une superbe citation.

Général Sarrail

— Majesté ! on ne fait pas d'omelettes sans œufs !

— Oui, mais tous nos œufs sont dans le même panier...

Devant les maisons éventrées

Sous la pluie qui tombe fine et pénétrante la foule, cette foule du samedi après-midi tout affairée, toute vibrante de colère, a fait, dans le quartier éventré par les bombes, son pèlerinage accoutumé ; pas besoin de longues recherches ; de même qu'il semble deviner l'arrivée des gothas, le peuple de Paris sait où les Boches ont commis leurs crimes.

Dans tout ce vieux quartier aux ruelles étroites dont les noms ont un parfum de suet, au milieu de cette population laborieuse que la mort a touchée de son aile, mais qu'elle n'a pu abattre, ce fut un long, un interminable défilé ; là, chaque coup devait frapper, mais il semble que, presque partout, les bombes aveugles aient eu honte de leur hideuse besogne ; c'est, en effet, dans l'intérieur des cours que les engins de mort se sont abattus.

Voici une vieille maison ; une grande porte de fer en ferme l'entrée ; un agent de police est là en faction ; c'est la seule trace, visible du dehors, des maux commis. Mais quand on entre, quel bouleversement ! Dans la cour gisent des madiers, des pierres — un réverbère qui se trouve là est recouvert d'une étoffe sombre qui semble avoir été posée pour masquer la lumière ; c'est un rideau que l'explosion a arraché et qui est venu tomber là pour cacher la vision du spectacle de destruction qui s'offre à nos yeux.

Trois étages ont été éventrés, la maison apparaît comme coupée en deux. Mais, tout autour, la vie reprend déjà ; les habitants n'ont pas voulu quitter leurs demeures ; on les voit qui coltent aux fenêtres du papier huilé destiné à remplacer momentanément les carreaux absents ; on entend le bruit des marteaux ; ce sont les rideaux que l'on rattache en hâte ; il faut que, cette nuit, le « home » soit en état de recevoir ses hôtes.

Un premier étage, une jeune femme arrange quelques plantes qu'un miracle a épargnées.

La conversation s'engage...

« Vous n'avez donc pas eu peur ? »

« Peur, monsieur, je n'ai pas eu la temps. J'ai bien entendu l'alerte, mais pour descendre à la cave, il faut bien le temps de se préparer, et la bombe, les bombes plutôt, sont arrivées au moment même où j'ouvrais la porte. Quel horrible fracas ! Puis des cris... Je me suis trouvée en bas plus vite que je ne puis vous le dire. Alors seulement la réflexion m'est venue, la bombe était passée, n'est-ce pas ; il n'y avait plus de danger. »

Et après avoir ponctuée ses paroles d'une imprécation violente à l'adresse des Boches, la jeune femme nous sourit et ferme la fenêtre...

A la sortie d'un cinéma

Dans un quartier où des bombes sont tombées, l'entracte de dix heures, dans les cinémas, venait de se terminer et tous les spectateurs étaient à leurs places lorsque l'alerte sonna. En un clin d'œil tout le monde fut debout et la salle se vida en quelques secondes sans, toutefois, qu'il y eût le moindre affolement.

Un grand nombre de personnes se dirigèrent vers une station du Métropolitain voisine, dans l'espoir de gagner, par le souterrain, une station d'abri.

Hélas ! elles n'en eurent pas le temps car, à peine avaient-elles fait cent mètres qu'une grosse torpille tombait sur la chaussée, en bordure du trottoir, creusant un trou énorme et fauchant tout à cinquante mètres à la ronde. Près de 70 personnes atteintes par les éclats de la bombe furent couchées sur le sol, les uns déchiquetés, les autres plus ou moins grièvement blessés. Parmi ces victimes sont également des voyageurs qui sortaient du Métropolitain que l'on n'avait pas eu le temps de prévenir de l'alerte et dont le service continuait.

Malheureusement, la torpille n'avait pas eu que ces funestes effets ; elle avait également coupé, sur une longueur de dix mètres, la conduite principale de gaz, un tuyau de 60 centimètres de diamètre, et mis le feu au gaz qui s'en échappait.

Gigantesque gerbe de feu

Instantanément, une flamme gigantesque s'éleva du sol, montant jusqu'à plus de 50 mètres et éclairant d'une lueur sinistre le sol de la rue jonchée de débris de toutes sortes et de corps inertes. Cette clarté soudaine permit également d'assister au lamentable spectacle des blessés rampant avec peine et laissant derrière eux une traînée sanglante. Tous ces pauvres gens se heurtaient aux décombres de kiosques qui brôyaient par l'explosion barrait presque complètement l'un des trottoirs.

Une foule énorme était accourue et bien...

LEURS HÉCATOMBES

— Majesté ! on ne fait pas d'omelettes sans œufs !

— Oui, mais tous nos œufs sont dans le même panier...

— Majesté ! on ne fait pas d'omelettes sans œufs !

— Oui, mais tous nos œufs sont dans le même panier...

— Majesté ! on ne fait pas d'omelettes sans œufs !

— Oui, mais tous nos œufs sont dans le même panier...

— Majesté ! on ne fait pas d'omelettes sans œufs !

— Oui, mais tous nos œufs sont dans le même panier...

— Majesté ! on ne fait pas d'omelettes sans œufs !

— Oui, mais tous nos œufs sont dans le même panier...

— Majesté ! on ne fait pas d'omelettes sans œufs !

— Oui, mais tous nos œufs sont dans le même panier...

— Majesté ! on ne fait pas d'omelettes sans œufs !

— Oui, mais tous nos œufs sont dans le même panier...

— Majesté ! on ne fait pas d'omelettes sans œufs !

— Oui, mais tous nos œufs sont dans le même panier...

Deux profils dans la foule

Avant la guerre, Mme veuve Robertin voyageait chaque année, pour désennuyer son veuvage et dépenser ses revenus ; elle visitait l'Europe ; elle avait ses villégiatures, en Italie, en Allemagne, en Hollande, et dans chacune de ces résidences, elle se créait des habitudes ou même des relations. Mais, depuis la guerre, elle n'a pas quitté Paris : la panique de septembre 1914 l'a laissée fixe au poste, par esprit combattif ; le bombardement de 1918 ne la mobilisa pas davantage. Elle y met une coquetterie de personne déjà mûre qui, n'ayant plus l'âge d'être mondaine, prétend avoir encore celui d'être solide. Elle va le matin à son hôpital, le tantôt à son dispensaire.

Chacun se doit à tout. On fait son devoir comme on peut. Le vendredi saint, à l'heure des Ténébres, elle passait devant son église, lorsque l'obus du gros canon écrasa soixante-quinze fidèles. De toutes parts, la foule courait. Déjà un double rang de curieux, maintenu par les agents, se pressait en face du parvis. Mme Robertin hésita un moment ; en son âme de touriste, le désir de voir était combatu par l'horreur ; enfin, elle s'approcha. Tout juste devant elle, un piétre de haute stature lui bouchait la vue ; mais, à côté de lui, une femme massive et courte procurait un créneau dont Mme Robertin profita. De prime abord, elle n'avait pris garde à ces deux pour en constater les hauteurs respectives ; elle avait pourtant remarqué, sur les larges épaules du piétre, une soutane verdie, jaunée, misérablement élimée et, sur le chapeau de la dame, les ruines d'une plume — treflets luxueux. Ces deux personnages observaient avec attention la sortie des blessés ; par instants, l'ecclésiastique se penchait vers la dame et lui jetait un mot. Mme Robertin ne s'occupait plus d'eux ; les prunelles tendues vers le parvis, elle guettait à travers ses larmes le sanglant défilé. Tout à coup, elle retint un cri. A cette minute, pourtant, elle ne regardait plus vers l'église, mais là, tout près, à quelques décimètres d'elle, le profil de la femme au plumet qui lentement se relevait vers l'oreille du piétre. Puis, le profil du piétre se tourna vers celui de sa compagne et, cette fois, Mme Robertin recula d'un bond.

Pas possible, voyons... Je rêve ou je suis folle ! Elle tira son mouchoir, s'en essuya les yeux et la plaqua sur sa bouche pour cacher son propre visage. Entre elle et le couple elle mit la distance d'un rang. Encore une fois, le profil de la grosse dame s'immobilisa devant elle ; cette joue molle et cet œil pâle à fleur de tète, ce sourcil roux, ces cils rares, cette mèche de flasse au dessus de l'oreille, cette bouche flasque qui bave les mots et qui redevient dure sitôt qu'elle se tait, ce maxillaire despotique... — Fraî Gutekunst ! Sans doute à la sortie d'un mort, la foule se découvrait ; le piétre, comme les autres, ôta son grand chapeau ; toute sa tête s'éclaira.

Le major von Cleef ! Durant un mois entier, à Cologne, Mme Robertin avait logé dans la maison de la Fraî Gutekunst, vivant avec elle, mangeant à sa table, elle la connaissait bien ; elle connaissait tous ses gestes et les intonations de sa voix rauque, son rire et son sourire ; tant de fois aussi elle avait vu le major, hôte quotidien de la demeure, si assidu et si intime qu'il avait le renom de jouer auprès de l'époux bonasse le rôle d'un suppléant... Rogue et hâtain sur le pavé, l'affectueux, dans la salle à manger, un air de belle humeur, et il lançait de lourdes plaisanteries pour complaire « aux personnes du sexe ». D'ailleurs, il parlait fort correctement le français, et la Gutekunst, ancienne gouvernante, le parlait mieux encore.

Il a rasé sa moustache, mais c'est bien lui, c'est bien lui ! Mme Robertin suffoquait. Ces deux Allemands aux aguets devant le massacre et venus là pour décompter le nombre de leurs victimes, la remplissaient d'un horreur animale où la répulsion se compliquait d'effroi. Elle rejetait la tête en arrière et, doucement, à petits pas, elle se mit à reculer, presque sans le savoir, comme si son corps même, indépendamment de son esprit, avait éprouvé un dégoût. D'instinct, elle serrait les lèvres, pour ne pas respirer un air contaminé par l'haleine des monstres. Cette sorte d'hébété dure plusieurs secondes.

Venir voir ça ! Oh, les atroces créatures ! Elle ouvrait la bouche pour crier : « Arrêtez-les ! » Mais une fois encore elle pensa : « Est-ce bien sûr que je ne me trompe pas ? » A ce moment, l'homme en soutane venait de pivoter et s'en allait, suivi de la femme courte. Vite Mme Robertin appuya son mouchoir sur sa face pour n'être pas reconnue à son tour : car le doute n'était plus permis.

J'ai failli commettre une sottise en criant. Leurs papiers sont certainement en règle. Mais si je peux les faire prendre au gîte, on y trouvera de : preuves et peut-être des complais.

Le couple s'éloignait avec tranquillité. Bravement, la veuve emboîta le pas, à distance prudente. Elle y eût bien quelques mérites. En effet, la marche fut longue : soit qu'ils eussent des objectifs nombreux à visiter, soit qu'ils voulassent dépister une filature éventuelle, les deux espions s'acheminaient en zig-zag, coupaient court au tournant d'une rue, enfilèrent un passage, traversaient un boulevard. Leur promenade se prolongeait depuis trois heures, quand brusquement ils disparurent : un corridor obscur les avait avalés.

La policière improvisée fit : « Ouf ! » Elle n'en pouvait plus de fatigue. — Pourquoi la maison n'ait pas une double issue ! Soigneusement elle repéra le numéro, l'aspect de la façade, la boutique d'un bijoutier, le nombre des étages ; la vue d'un écriteau lui fit sauter de joie : « Appartement à louer. » Elle pénétra chez la concierge : — Vous avez un appartement libre, madame ? Combien de pièces ? A quel étage ? Quel prix ? Pourrait-on visiter, bien qu'il soit un peu tard ? Je vous demande mille pardons de vous déranger à l'heure du dîner, mais je suis si peu libre...

Cette courtoisie décida la concierge, qui fut aimable : on visita. — Tout ceci me convient assez. Votre maison n'a qu'une issue, n'est-ce pas ? Je suis veuve et assez peureuse, je vis seule avec une bonne ; je n'aimerais guère des allées et venues ou des fréquentations suspectes... Excusez-moi de poser encore une question : vos locataires sont-ils convenables ? — Oh, madame ! Y a pas mieux. Au premier, le bijoutier du rez-de-chaussée, qui habite depuis vingt ans ; au second, le propriétaire, c'est tout dire ; au troisième, un chef de bureau au ministère, qui est décoré ; le quatrième, qui est à louer ; enfin, au cinquième, un curé et sa vieille sœur.

Un curé ? — Un pauvre curé des régions envahies, un bien digne homme que les Boches n'ont emmené en otage, avec sa sœur, dans un camp de concentration, en Silésie. Ah, madame, ce qu'il a souffert, chez ces canailles ! Ce qu'on lui en a fait endurer et comme sa sœur les déteste ! faut les entendre causer, ces deux-là, avec la peur qu'ils ont de voir les Boches entrer dans Paris et la peur qu'ils ont des Godasses, et même la peur du gros canon ! Ils disent qu'on en a pour dix ans et quand on parle de la victoire, ils remuent la tête et ils font de la peine, à cause qu'ils ont vu de trop près la force du kaiser. C'est une pitié de les entendre. Mais la maison est bien tranquille.

Je vais réfléchir. Je reviendrai demain vous donner ma réponse. Dans la rue, Mme Robertin hêla un taxi : « A la préfecture de police. »

Huit jours plus tard elle reçut une lettre autographe et signée du Préfet qui la félicitait de son zèle ingénieux et qui la remerciait du service rendu au pays : « Les deux espions, munis des papiers authentiques remis à des citoyens français, ont pu être arrêtés grâce aux révélations de Mme Robertin. »

Elle garde précieusement sa lettre. — C'est ma citation à l'ordre de l'arrière, dit-elle.

Edmond HARAUCOURT.

Hier s'est tenue, sous la présidence de M. Charles Laurent, président de l'Union des Industries Métallurgiques, Minières, Mécaniques et Électriques, l'assemblée constitutive de la Caisse Foncière de Crédit pour l'amélioration du logement dans l'industrie.

Cette Société, constituée sous la forme anonyme, a pour objet de fournir aux industriels les moyens financiers qui leur permettent de construire et d'aménager des habitations pour leur personnel et d'une façon générale d'améliorer les conditions de logement de leurs ouvriers et des familles de ceux-ci.

Le Conseil d'Administration, qui comprend des représentants des banques et des différentes branches de l'industrie, est ainsi composé : Président : M. Gabriel CORDIER. Vice-présidents : MM. LÉON LÉVY, ELIE REUMAUX. Administrateurs : MM. le vicomte Louis d'ANTHÈRES, Gabriel BRIZON-DARDEL, Achille FOURNIER-CUSAT, Alexandre GIROS, Edouard GRUNER, Théodore LAURENT, Hector PÉRIOT, Robert PIVOT, Pierre RICHEMOND, André SIKHO, Georges TESSIER. Directeur : M. Raymond SELL.

Le Conseil de direction des armateurs a élu à l'unanimité comme président du Comité central des armateurs de France, en remplacement de M. Jules Charles-Roux, récemment décédé, M. Denis Perouse, ancien conseiller d'Etat, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, et retraité, directeur honoraire des Chemins de fer et de la Navigation au ministère des Travaux publics ; président de la Compagnie des Chargeurs réunis et de la Compagnie de Navigation Sud-Atlantique, vice-président de la Compagnie des Chemins de fer P.L.M., administrateur de la Compagnie universelle du Canal de Suez.

Il a décidé en même temps de convoquer une assemblée générale extraordinaire en vue d'une modification des statuts tendant à organiser une collaboration plus active, plus directe et plus continue de toutes les spécialités diverses de l'armement à l'action du comité.

Le drame de la jalousie. Ayant fait la connaissance d'un Algérien, Mohamed Ben Haddad, 32 ans, une jeune femme de 50 ans, Mlle Renée Maillet, domiciliée 24, rue de Joinville, à Paris, le quittait bientôt à la suite d'un désaccord pour aller vivre 23, rue de Jussieu, à Paris, avec un autre Algérien, Charles Ben Babat, 35 ans.

Mais au bout de trois jours, l'infidèle plantait la son nouvelle aimée pour retourner auprès de l'ancien.

Furieuse, le délaissé alla attendre la couple à la sortie d'un théâtre, 71, rue de la Goutte-d'Or, à Aubervilliers, où ils travaillaient tous deux, et après avoir frappé la jeune femme d'un violent coup de poing au visage, plongea son couteau dans le dos de son rival.

Celui-ci a été transporté dans un état grave à l'hôpital. Le meurtrier a pris le chemin du Dépôt.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

Des boucheries contrôlées vont s'ouvrir

Les boucheries municipales sont en pleine organisation ; en attendant, des boucheries contrôlées vont être ouvertes, mardi, l'une rue Ferdinand-Flocon, l'autre rue Rambuteau, près des Halles.

Les morceaux découpés et étiquetés seront vendus sans os. Le service des boucheries contrôlées est le suivant : des bouchers se sont engagés à vendre à des prix établis d'un commun accord avec la municipalité. Ces prix seront contrôlés par le service des fraudes et établis pour une semaine.

C'est là qu'une première étape dans l'organisation de la vente de la viande, des succursales seront ouvertes si les premières maisons, nous dit M. Le Corbellier, donnent les résultats espérés. Ces organisations n'empêcheront pas la création de boucheries municipales : elles viendront s'ajouter aux boucheries contrôlées pour empêcher les hausses illicites de la viande.

Le repos hebdomadaire. Le conseil syndical des ouvriers bouchers nous communique la note suivante :

« Aux termes de l'accord intervenu le 7 novembre entre les différents syndicats patronaux et la chambre syndicale ouvrière de la boucherie, il a été convenu que, pendant la durée de la guerre, le repos hebdomadaire se donnerait sous la forme collective, le lundi pour les bouchers de la banlieue et de toutes les spécialités de la boucherie, et le dimanche dans Paris pour les seules boucheries hippophagiques. »

ON VÉRIFIE les dires de Bolo

Bolo pacha continue à parler. Pendant toute la matinée d'hier, le lieutenant Jouselin l'a interrogé à la prison de la Santé, après quoi il s'est rendu auprès du sénateur de la Meuse, M. Charles Humbert. Dans l'après-midi, M. Jouselin, qui déjà avait reçu une première fois ses explications, s'est rendu rue de Phalsbourg, auprès de Mme Bolo-Muller, dont le témoignage avait été invoqué par son mari.

Il apparaît que le condamné qui a demandé, il y a huit jours, à faire des révélations, s'est borné à parler des autres, mais qu'il n'a rien tenté pour se disculper de l'accusation d'espionnage pour laquelle il a été frappé de la peine suprême. Cependant, la question lui a été posée. Bolo a répondu par des protestations d'innocence, mais n'a pu préciser aucun fait à l'appui de son affirmation. Son système est toujours le même, celui dans lequel il s'est enfoncé pendant tout le cours de la longue enquête qui a abouti à sa comparution devant les juges militaires.

Vous recevrez, a-t-il dit, un jour, prochainement l'espérance, un document d'espionnage, la question lui a été posée. Bolo a répondu par des protestations d'innocence, mais n'a pu préciser aucun fait à l'appui de son affirmation. Son système est toujours le même, celui dans lequel il s'est enfoncé pendant tout le cours de la longue enquête qui a abouti à sa comparution devant les juges militaires.

Seulement, rien ne vient, malgré que depuis des semaines et des mois la justice française ait, sur les indications mêmes de Bolo, sollicité des renseignements sur les vagues données fournies par lui.

Cette situation ne se prolongera sans doute pas longtemps encore et au commencement de cette semaine, on saura à quoi s'en tenir.

L'affaire Suzy Depsy et Cie. Suzy Depsy, l'artiste parisienne arrêtée pour intelligences et commerce avec l'ennemi, a été interrogée hier par le lieutenant Gazier. Elle a fait des déclarations qui la disculpent en partie, cependant que, d'autre part, sa responsabilité reste entière. Des vérifications ont été ordonnées au sujet de ses explications. Son complice dans la même affaire, Brodier, a été également interrogé.

Le Conseil de direction des armateurs a élu à l'unanimité comme président du Comité central des armateurs de France, en remplacement de M. Jules Charles-Roux, récemment décédé, M. Denis Perouse, ancien conseiller d'Etat, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, et retraité, directeur honoraire des Chemins de fer et de la Navigation au ministère des Travaux publics ; président de la Compagnie des Chargeurs réunis et de la Compagnie de Navigation Sud-Atlantique, vice-président de la Compagnie des Chemins de fer P.L.M., administrateur de la Compagnie universelle du Canal de Suez.

Il a décidé en même temps de convoquer une assemblée générale extraordinaire en vue d'une modification des statuts tendant à organiser une collaboration plus active, plus directe et plus continue de toutes les spécialités diverses de l'armement à l'action du comité.

Le drame de la jalousie. Ayant fait la connaissance d'un Algérien, Mohamed Ben Haddad, 32 ans, une jeune femme de 50 ans, Mlle Renée Maillet, domiciliée 24, rue de Joinville, à Paris, le quittait bientôt à la suite d'un désaccord pour aller vivre 23, rue de Jussieu, à Paris, avec un autre Algérien, Charles Ben Babat, 35 ans.

Mais au bout de trois jours, l'infidèle plantait la son nouvel aimée pour retourner auprès de l'ancien.

Furieuse, le délaissé alla attendre la couple à la sortie d'un théâtre, 71, rue de la Goutte-d'Or, à Aubervilliers, où ils travaillaient tous deux, et après avoir frappé la jeune femme d'un violent coup de poing au visage, plongea son couteau dans le dos de son rival.

Celui-ci a été transporté dans un état grave à l'hôpital. Le meurtrier a pris le chemin du Dépôt.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

M. Georges Leygues à Brest. Brest, 13 Avril. — M. Georges Leygues, ministre de la Marine, accompagné de l'amiral Debon, chef d'état-major général, est arrivé à Brest.

On demande un cycliste. S'adresser à M. MANÇATS, au Petit Journal.

Pour la Terre LE GASPILLAGE DU TEMPS

Jamais la terre n'eût plus besoin de bras et nous devons nous élever énergiquement contre toutes les mesures de nature à faire perdre aux travailleurs des champs un temps précieux pour eux, pour l'armée, pour la nation.

Le service des allocations doit se faire avec régularité en épargnant autant que possible, au travailleur, des démarches qui l'éloignent de son labeur.

Dans les communes de quelque importance, où se réunissent les bénéficiaires d'allocations, le percepteur pourrait, le plus souvent, sans trop de peine, venir une fois par mois, pour distribuer, aux ayants droit, la manne attendue. C'est un effort que l'on peut demander à leur dévouement. La poste pourrait, également, elle le fait en beaucoup d'endroits, se charger de ce service.

Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi et nous recevons, à ce sujet, des plaintes très vives. J'en extrais la note ci-jointe, que m'envoie un maître, soucieux des intérêts de ses administrés. « Depuis quelque temps me dit-il, les allocations doivent se rendre au chef-lieu de canton, chez le percepteur, pour toucher ce qui leur est dû, ce qui, pour eux, est très pénible et très onéreux, car quelques-uns ont dû faire 15 kilomètres à l'aller, et autant au retour. De plus, à l'époque où nous sommes, nous avons besoin d'ouvriers et d'ouvrières, pour les travaux de printemps, et, tout compte fait, nous avons chaque mois, dans la commune, du fait de ces déplacements, 200 journées de pertes. Il serait temps que l'on prit des mesures à ce sujet ; nous agriculteurs à tant de causes de souffrance ! »

Nous sommes convaincus que l'Administration régularisera le service des allocations, dans les communes désertées, qui réclament non sans raison.

H. GOMOT.

Les colonies de vacances

Le conseil municipal discute, ces jours derniers, en comité du budget, diverses mesures pour faciliter le départ des enfants à la campagne. Il a voté des crédits nécessaires, sans en fixer le chiffre, pour venir en aide à toutes les œuvres connues (onze œuvres) et caisses des écoles qui veulent prendre à leur charge des petits Parisiens. Ces œuvres sont disposées à préparer à de larges départs, mais elles manquent de moyens de transport.

C'est pourquoi le bureau du conseil municipal se rendra ce matin, dimanche, auprès du président du conseil des ministres pour lui demander d'accorder des facilités de transport gratuit aux enfants des colonies des vacances et aussi le départ dans leurs familles des enfants dont les parents n'ont pas les moyens de supporter ces frais.

Suivant la réponse du gouvernement, le bureau du conseil municipal prendra des décisions, relatives à la création des centres destinés aux écoliers.

Mais aucune mesure ne sera prise avant la décision de M. Clemenceau.

FAUVETTE!

par MARCEL ALLAIN

Récit où chantera tout l'Amour

Tous l'applaudiront bientôt dans les cinémas projetant les Films Eclair, et tous le liront prochainement dans

Le Petit Journal

ECHOS

M. Eugène Baudin, ancien député du Cher, vient de mourir subitement à Grange-sur-Aube (Marne), où il s'était retiré il y a quelques mois, il était âgé de 64 ans. C'était un céramiste distingué.

Le ministre de la Justice, en réponse à une lettre de M. Louis Martin, sénateur du Var, lui a fait connaître que les magistrats demeurés en pays envahis et atteints par la limite d'âge ont été maintenus temporairement en fonctions par application des dispositions du 27 juillet 1916.

Le soldat Marcel Hoff, de la classe 1904, originaire du département de l'Oise, a été l'objet de la belle citation suivante :

« Fusilier mitrailleur d'une extrême bravoure. Dans une série de combats, du 22 au 25 mars 1918, s'est montré plein d'élan et de courage. Le 24 mars 1918, dans un dur combat, bien que soumis à un feu violent, a, par son tir précis, empêché la progression de l'ennemi. Près de tomber aux mains de l'ennemi, a réussi à se dégager, ramenant son matériel intact. »

Les morts glorieuses

Le capitaine Dominique-Octave Raymond de Bastard, du 8^e régiment de cuirassiers à pied, décoré de la croix de guerre, est tombé glorieusement à l'ennemi, le 4 avril.

J'allais le chercher dans l'office où je savais que Maria l'avait entressé...

« Et où souvent, interrompit Pierre, vous trouviez le cocher Emile occupé, n'est-ce pas ? »

« Souvent... non. Mais je l'ai vu... oui... plusieurs fois... et il avait affaire tout le temps. »

Pierre eut un nouveau regard, — presque impérieux, celui-là, — comme pour dire à Antoinette et à sa mère : « Pas un mot... laissez-moi continuer... »

Et, très maître de lui, à présent, — il reprit : — Vous me donnez là, Augustine, des renseignements tout à fait précieux.

Tant mieux, monsieur Pierre, si ça peut vous rendre service, fit-elle, un peu troublée, car elle sentait bien qu'il y avait là, sous la simplicité apparente de cet interrogatoire, — des faits graves qu'on mettait en lumière.

Et Pierre : — Nous allons maintenant parler d'autre chose... d'une autre personne, tout au moins : du cocher Joseph.

« L'avez-vous revu ? » — Oui, monsieur Pierre.

« Quand cela ? » — Quand il sortait de faire ses quinze jours de prison.

« Ah ! il avait eu quinze jours... »

PAUL BERTINAY.

(A suivre.)

tot, de mille poitrines, un cri s'échappa : « La maison brûle ! »

En effet, la maison devant laquelle la foule prenait pied avait été coupée et incendiée par le feu du toit et presque tous les locataires, surpris dans leur lit par les flammes, poussaient de véritables hurlements de frayeur.

En quelques secondes toutes les fenêtres de la maison ne furent plus que de larges bouches desquelles s'échappaient flammes et gerbes d'étincelles.

De courageux voisins, M. Vincourt et un jeune homme de 16 ans, Lucien Martin, qui avaient réussi à se procurer une échelle, s'élancèrent contre la maison enflammée et, sans s'inquiéter des flammes qui les envahissaient, tentèrent de sauver une locataire, Mme Rouanet, qui, de sa fenêtre, appelait au secours. Malheureusement l'échelle était trop courte et les sauveteurs ne purent arriver jusqu'à la pauvre femme qui tenta seule la descente, mais les flammes la brûlèrent, elle lâcha prise et vint tomber sur le trottoir, se blessant très grièvement. Elle a été transportée à l'hôpital.

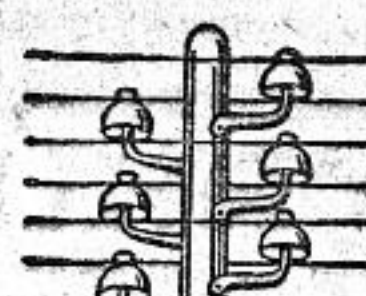
Peu de temps après, les pompiers arrivaient et combattaient l'incendie qui menaçait de gagner les maisons voisines. D'autre part, le gaz ayant été fermé, le principal foyer s'éteignit peu à peu, tandis qu'au fond du gouffre on entendait le litigieux bouillonnement de l'eau s'échappant des conduites rompues et tombant en cascade dans l'égout éventré.

Pendant ce temps, des ambulanciers français, anglais et américains relevaient les blessés et les transportaient dans les hôpitaux avoisinants, tandis qu'un grand nombre de leurs camarades assistés d'agents de police faisaient évacuer les immeubles les plus proches du lieu de la catastrophe.

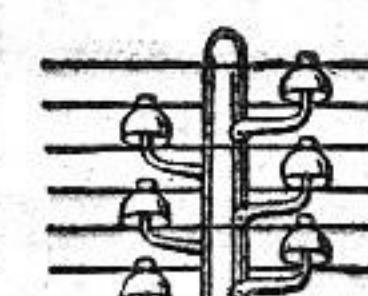
Affreux spectacle

Au bout de deux heures d'efforts les pompiers furent enfin maîtres du feu, mais ce n'est qu'aux premières heures de la matinée qu'ils purent pénétrer dans l'immeuble incendié. Là, des spectacles affreux les attendaient. Entre autres, celui de deux corps mutilés et carbonisés à tel point qu'on ne distinguait plus qu'un amas de chairs noires d'où sortaient une tête et une main.

Dans un appartement voisin, les pompiers découvrirent le corps d'une femme ; ils le prirent pour le descendre, mais une jambe s'échappa des jupes et tomba



DERNIÈRE HEURE



LA QUESTION D'ALSACE-LORRAINE L'EMPEREUR D'AUTRICHE essaie de se rétracter

Il y a des consciences pourries », dit M. Clemenceau

Le gouvernement autrichien polémique encore ; mais déjà il est sur la pente de l'aveu. Il n'ose pas dire, en effet, que la lettre de l'empereur est fautive, mais il trouve cette formule originale de « lettre fautive », et il en profite pour en déformer le sens.

Libre à lui ; mais il n'arrêtera pas la vérité. D'ailleurs, si, comme les socialistes français semblent le désirer, un débat a

lieu à la Chambre, il n'y aura aucune gêne pour le gouvernement à montrer que la France, en restant fidèle à sa parole envers ses alliés, a défendu en même temps que son renom, ses intérêts et que puisse l'Autriche, la féodale Autriche, à vouloir, pour une fois, renoncer à la diplomatie secrète, nous avons bien fait, pour nous contre elle, de la suivre dans cette voie.

Explications embarrassées de l'Autriche

Bâle, 13 Avril. — On mande de Vienne en date du 13 :
On communique officiellement que la lettre de Sa Majesté publiée par la présidence du Conseil des ministres français dans le communiqué du 12 avril est fautive.

Il faut déclarer avant tout que par « une personnalité occupant un rang beaucoup au-dessus du ministre des Affaires étrangères », laquelle, comme il a été admis dans le communiqué officiel du 7 avril, a entrepris au printemps de 1917 des efforts en vue de la paix, il devait être entendu et il fut entendu non pas Sa Majesté, mais le prince Sixte de Bourbon par lequel le prince Sixte de Bourbon était occupé au printemps de 1917 à amener un rapprochement entre les Etats belligères.

Sur l'ordre de l'empereur et roi, le ministre des Affaires étrangères déclare, au sujet du texte de la lettre publiée par M. Clemenceau, que Sa Majesté écrivit, au printemps 1917, à son beau-frère, le prince

Sixte de Bourbon, une lettre privée purement personnelle qui ne contenait aucun ordre au prince d'entamer une médiation auprès du Président de la République française ou ailleurs, de transmettre les communications qui lui avaient été faites ainsi que de provoquer ou de recevoir des contre-déclarations.

Cette lettre ne mentionnait pas du tout la question belge et contenait au sujet de l'Alsace-Lorraine le passage suivant : « J'aurais fait valoir toute mon influence personnelle en faveur des prétentions et des revendications françaises concernant l'Alsace-Lorraine si ces prétentions étaient justes, mais elles ne le sont pas ». Il est significatif que le communiqué français ne fait pas mention d'une autre lettre de l'empereur mentionnée dans le communiqué de la Présidence du Conseil des ministres français du 9 avril et dans laquelle Sa Majesté aurait déclaré : « Qu'elle est d'accord avec son ministre ».

Réponse de M. Clemenceau

On nous communique la note officielle suivante :

Il y a des consciences pourries.

Dans l'impossibilité de trouver un moyen de sauver la face, l'empereur Charles tombe en des balbutiements d'homme confondu.

Le voilà réduit à accuser son beau-frère de faux en fabriquant de sa propre main un texte de mensonge !

Le document original dont le texte a été publié par le gouvernement français a été communiqué, en présence de M. Jules Cambon, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères et délégué par le ministre, à M. le Président de la République qui, avec l'autorisation du prince, en a transmis la copie à M. le président du Conseil.

Avec M. Ribot lui-même, le prince s'en est entretenu en des termes qui n'auraient pas eu de sens si le texte n'avait pas été celui publié par le gouvernement français. N'est-il pas évident qu'aucune conversation n'aurait pu s'engager et que M. le Président de la République n'aurait même pas reçu le prince une seconde fois si celui-ci, d'initiative de l'Autriche, avait été porteur d'une pièce qui contestait nos droits au lieu de les affirmer ?

Telle que nous l'avons citée, la lettre de l'empereur Charles a été montrée par le prince Sixte lui-même à des chefs d'Etat.

D'ailleurs, deux amis du prince peuvent en attester l'authenticité, en particulier celui qui l'a reçue du prince pour la copie.

Guillaume rassure Charles et menace les Alliés

Berne, 13 Avril. — Le télégramme suivant a été adressé par le kaiser à l'empereur Charles :

« Agrée l'expression de ma cordiale gratitude pour le télégramme où tu réelles comme absolument dénuées de fondement les assertions du président du Conseil français sur ses sentiments à l'égard des revendications françaises en Alsace-Lorraine et où tu proclames de nouveau la solidarité des intérêts entre nous et nos empereurs. Je me hâte de te dire que mes vœux, de telles assurances de ta part étaient inutiles, car je n'ai, à aucun moment, douté que notre cause ne fût devenue la tienne, de même que nous sommes intervenus pour les droits de la monarchie... »

« Nos ennemis, qui ne sont pas de taille à lutter avec nous en des combats loyaux, ne réussissent pas à recevoir aux procédés les plus incorrects et les plus bas. Il faut en prendre notre parti ; mais le devoir n'en devient pour nous que plus grand de les attaquer sur tous les théâtres d'opérations avec la dernière énergie et de la vigueur. »

« En fidèle ami, »

« Signé : GUILLAUME. »

La Suisse en face des exigences économiques de l'Allemagne

Berne, 13 Avril. — Communiqué officiel : « Les négociations entre les délégués du gouvernement allemand et ceux du conseil fédéral au sujet de la conclusion de la nouvelle convention économique applicable à partir du 30 avril, suivent leurs cours. »

« L'Allemagne demande que le prix du charbon soit porté de 90 à 180 francs la tonne ; les crédits prévus par la convention actuelle, en vigueur seraient alors supprimés. »

« Le deuxième point important concerne la création d'une nouvelle organisation de contrôle. Les délégués allemands exigent au profit des puissances centrales une institution analogue à l'S. S. et investie des mêmes compétences et des mêmes droits ; en outre, ils réclament de nouvelles restrictions matérielles concernant l'exportation des produits industriels. »

« Les exigences de l'Allemagne sont de la plus grande importance pour la Suisse, elles font l'objet d'un examen approfondi. Aucune décision matérielle n'a encore été prise en principe. Le conseil fédéral a consenti à une certaine augmentation du prix du charbon et s'est déclaré prêt à discuter la création d'une organisation de contrôle sur le modèle de l'S. S., estimant qu'il n'est pas possible de refuser aux puissances centrales ce qui a déjà été concédé à l'autre groupe de belligérants. »

Toutefois, le point essentiel se rapporte moins à la création de l'organisation de contrôle qu'à des restrictions des demandes concernant l'emploi des produits importés. A cet égard, la discussion n'a encore conduit à aucune conclusion. »

« Toutes les décisions du conseil fédéral relatives à cette affaire ont été prises à l'unanimité. Les bruits répandus au sujet de prétendues divergences d'opinion sont démentis formellement. »

L'offre de service des princes Sixte et Xavier à la France en 1914

(Du correspondant du Petit Journal)

Blois, 13 Avril. — Le prince Sixte de Bourbon-Parme, à qui était adressée la fameuse lettre d'apologues de l'empereur d'Autriche, professait pour la France des sentiments de profonde vénération. Un soir des sombres journées de septembre 1914, des jeunes gens, simplement vêtus, se présentèrent à l'hôtel de M. le comte de Traversay, place du Château, à Blois. Les voyageurs venaient demander à l'ancien gouverneur du domaine royal de Chambord l'hospitalité pour la nuit. Le comte de Traversay — de qui je tiens tous les détails qui vont suivre — me dit son étonnement en reconnaissant dans les deux voyageurs les princes Sixte et Xavier de Bourbon-Parme. Ceux-ci racontèrent qu'ils avaient traversé précipitamment l'Autriche et la Suisse pour venir s'enrôler dans les rangs de l'armée française.

L'ancien gouverneur de Chambord ne put calmer la patriotique impatience des princes qui, sans vouloir prendre le temps de se reposer, demandèrent où ils pourraient contracter un engagement. Le comte de Traversay conduisit les princes Sixte et Xavier au bureau de recrutement installé avenue Victor-Hugo, à Blois. Le commandant Destanay reçut les allées royales mais fut fort embarrassé quand il sut le motif de leur visite. Il demanda des ordres au ministère. La réponse arriva. C'était un refus. On ne pouvait accepter l'engagement des princes parce que Bourbons.

Le Petit Journal a relaté comment, surmontant toutes les difficultés, les princes Sixte et Xavier parvinrent quand même à servir parmi les Alliés.

L'article premier du bill sur la conscription est voté

Londres, 13 Avril. — La Chambre des communes reprend le débat sur le bill des effectifs.

Après quelques discussions, la clause première autorisant l'extension de l'âge militaire est votée à une grande majorité sans modification substantielle.

Dans les cas des hommes qui, sous des qualifications spéciales, sont mobilisables jusqu'à 55 ans, comme par exemple les médecins, le gouvernement s'est engagé à ne pas agir sans le consentement du Parlement.

Un débat prolongé s'est engagé ensuite relativement à la clause 2 du bill autorisant le gouvernement à appliquer le bill à l'Irlande par ordre du gouvernement siégeant en conseil.

La Chambre des communes était comble, mais calme. Le premier amendement du bill n'a pas été appliqué à l'Irlande avant que le Parlement irlandais ait adopté une résolution en faveur d'une telle mesure.

On a ensuite procédé au vote sur un amendement nationaliste, qui a été rejeté par 280 voix contre 108 et au vote de la clause appliquant le service obligatoire à l'Irlande, qui est adopté par 281 voix contre 116.

Un croiseur boche échoué

Bâle, 13 Avril. — On confirme que le croiseur allemand Rheintank s'est échoué le 11 avril, dans la mer d'Aland, par suite de la brume. On essaie de le remorquer.

GIGANTESQUE EFFORT de l'Allemagne contre le front anglais

L'«équilibre du sang répandu»

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Front britannique 12 Avril. — Un des bienfaits de l'alliance anglo-française est l'intelligente sympathie avec laquelle, en France, les esprits éclairés — et, Dieu merci ! il n'en manque point — ont compris et mesuré, dès la première année de cette guerre, la valeur de l'immense effort fourni par l'empire britannique dans tous les domaines et sur tous les plans. La puissance économique et financière de John Bull, sa suprématie navale et coloniale, son d'abord entrées dans la balance ; alors vint l'étonnante organisation d'une grande armée continentale avec toute la complexité des services qui s'y rattachent. Cependant l'opinion publique française tendait à réclamer une égalité plus grande dans le sacrifice du sang répandu.

C'est pour donner satisfaction à ce sentiment que nos alliés ont offert et réalisé l'extension de front du mois de février dernier, au sud de Saint-Quentin. Cette mesure soulagea momentanément nos troupes françaises et elle eut pour effet principal d'attirer toute la violence et le rage allemands sur un territoire ouvert et d'une large étendue, plus difficile à défendre que la plupart des autres secteurs. Par cette action, entreprise avec des forces assaillantes de nos alliés, de beaucoup celles employées à Verdun, l'équilibre du sang répandu se rétablit, le plateau britannique se chargea à son tour d'un poids sublime de sacrifice et d'héroïsme guerrier.

L'avalanche contre le front anglais

Nous avons dit et redit quelle était l'avalanche de divisions que le commandement allemand avait précipitées dans les offensives de la Somme et de la Scarpe. En ces deux circonstances, le but poursuivi était l'écrasement des armées anglaises, afin de pouvoir se retourner ensuite plus à l'aise contre nous. Les troupes françaises s'interposèrent avec vaillance, elles le feront encore si cela devient nécessaire.

Comme les batailles d'Artois et de Picardie n'ont abouti à aucune décision, le colonel Michel s'est tourné dans un autre sens, et c'est encore le corps expéditionnaire anglais qu'il veut atteindre et mutiler sur les champs de bataille du Nord. Dans ce but, deux armées allemandes, la 4^e et la 6^e n'ont pas engagé moins d'une trentaine de divisions contre nos alliés, depuis le 9 avril.

A l'heure qu'il est, les colonnes d'agresseurs cherchent à se frayer trois chemins convergents vers Saint-Omer. Au nord, direction de Bailloult-Hazebrouck. Au centre, direction d'Arras. Au sud, direction de Bethune-Lillers.

L'aileron assaillant est toujours fermement encastré dans la sublime résistance de la 5^e division. Les soldats de Liverpool et de Manchester justifient leur devise : Death and Glory. — Mort et gloire. — Ils sont le rempart de notre bassin minier.

Entre Locon et Merville, lentement, les combats des plus coûteux pour l'ennemi. C'est là, à l'ouest de Vieille-Chapelle, que les fameux Gordons de la 51^e division continuent à s'illustrer. A 4 heures qu'il est, ils sont en pleine bataille.

A Steenwerck, sur la route d'Armentières à Bailloult, le Boche paraît concentrer son principal effort.

La crête de Messines-Vytschaete a été reconquise par nos alliés, qui tiennent les envahisseurs à contre-pente sous le feu de leurs mitrailleurs.

R.-D. de Maratray.

La question polonaise va être réglée

(Du correspondant du Petit Journal)

Genève, 13 Avril. — Un télégramme de Berlin annonce que, immédiatement après la conclusion définitive de la paix avec la Roumanie, l'Allemagne et l'Autriche régleront la question polonaise.

LES GOTHAS

Les blessés

Aux 15 noms de blessés par les gothas déjà publiés hier, il faut ajouter :
Mmes Suzanne Litvak, Marthe Grange, 30 ans ; André Grange, 18 ans ; M. Markowitz, 32 ans ; le petit Nathan Markowitz, 9 ans ; Mmes Marie Henry, 30 ans ; Crozatier, 19 ans ; la petite Marcelle Crozatier, 8 ans ; Mmes Marie Crenel, 36 ans ; Rosalie Benoit, 40 ans ; veuve Pavillon, Marie Carrière, 42 ans ; Mme Veuve Carrier, 55 ans ; Mmes Marie Fourquault, 54 ans ; Cécile Pellé, 23 ans ; M. Revel Souvasski, Mme Elise Morin, M. Damignon, 27 ans, vicair ; Félix Parmentier, Jacob Klein, Mlle Marguerite Tournier, 19 ans.

Auxquels il faut ajouter les six blessés, dont nous avons publié hier les noms, et qui, après pansement, ont pu rejoindre leur domicile.

La petite Adria Gallais, 8 ans ; MM. Abraham Feder, Kamel, 19 ans ; Mlle Bandot, 19 ans ; Lecomte, 29 ans ; Mlle Brulot, Mmes Marthe Cougal, 39 ans ; Antoinette Gotheau, 33 ans ; Clara Bokowsky, 37 ans ; Mlle Emilie Stern, 43 ans ; René Foullet, 15 ans ; M. Gaston Baland, 57 ans ; André Gouache, 19 ans.

M. Thorel, 45 ans ; Mme Thorel, 40 ans ; Mlle Marcelle Thorel, 18 ans ; le petit Maurice Thorel, 6 ans ; Mlle Marcelle Lambert, 17 ans ; Léonie Boubstet.

Mme Josephine Ribaux, 55 ans ; M. Marcel Barzer, Mme Marie Pécheux, M. Jules Bassot, 48 ans ; Mme Louis, 49 ans.

Ces 2 derniers ont rejoint leur domicile après avoir été pansés.

MM. Nardy, 51 ans ; Bourgeau, Pierre Goff, 43 ans ; Léopold Althausen, Israël Levistoff, 46 ans ; Samuel Tebohl, 32 ans.

Ces 4 derniers ont rejoint leur domicile après pansement.

Mme Parmentier, marchande des quatre-saisons ; MM. Mazé fils, 15 ans ; Mazé père, 63 ans ; Mme Marie Perroteau, 25 ans.

FORMIDABLE TRAVAIL de notre aviation

350 sorties, 120 combats
31 avions, 10 ballons abattus
48.000 kilos de projectiles

(Officiel français.) 23 heures.

Dans la journée du 12 avril, notre aviation, profitant du beau temps, a déployé une grande activité sur l'ensemble du front et notamment dans les régions de la Somme et de l'Oise.

Nos équipages de chasse ont effectué plus de trois cent cinquante sorties et livré cent-vingt combats. Huit avions ennemis ont été abattus, vingt-trois autres sont tombés dans leurs lignes avec de graves avaries. En outre, cinq ballons captifs ennemis ont été incendiés et cinq autres percés de balles ont dû être précipitamment ramenés au sol.

Notre aviation de bombardement a fait également ses preuves dans la journée du 12 et dans la nuit du 12 au 13. Au total, quarante-huit mille kilos de projectiles ont été lancés au cours de ces expéditions avariées à pris par l'aviation italienne. Les gares de Jussy, Saint-Quentin, Nerves, Ham, Guise, Noyon, les voies ferrées, les cantonnements et de nombreux convois dans ces régions, ainsi que les gares de Hirson, de Laon et de Montcornet, ont été copieusement bombardés. On a constaté plusieurs incendies et des explosions.

LES AMÉRICAINS au nord-ouest de Toul contre-attaquent vaillamment

Front américain, 13 Avril. — A 6 heures ce matin l'ennemi a procédé à un fort bombardement du secteur américain au nord-ouest de Toul, suivi d'une attaque d'infanterie couverte par des tirs de barrage. L'infanterie américaine a procédé à une contre-attaque et, en outre des pertes en tués et blessés, infligés à l'ennemi, a capturé 36 Allemands, dont 5 uhlans.

Une seconde attaque de l'ennemi a eu lieu à 11 heures. Un combat a continué jusqu'au soir. Tous les prisonniers avaient leurs musettes pleines, ce qui prouve que l'ennemi comptait s'emparer des premières lignes américaines et les occuper pendant quelque temps.

COMMUNIQUÉS DES ALLIÉS

ITALIEN

Rome, 13 Avril. (Officiel) — Commandement suprême :

Sur l'ensemble du front, actions d'artillerie fréquentes par moment, plus intenses et prolongées entre le lac de Garde et le Brenia. Nos patrouilles, particulièrement actives dans la région du Mont Grappa, ont capturé du matériel et des prisonniers.

Au nord de Cortellazzo, par un coup de main heureux, des marins hardis ont détruit une petite garde ennemie et ramené une dizaine de prisonniers.

Un avion ennemi a été contraint d'atterrir, par un aviateur anglais, près de Cimadolmo (Piave).

Belge :
Au cours de ces deux dernières journées, l'activité de l'artillerie a été moyennement intense. Nous avons bombardé Westende, Lelke, Sijpe, Scheerbakke, les installations et communications adverses à l'est de Diermude, en représailles des tirs ennemis effectués vers Adinkerke, Wulpen, Furnes et Eteverdamme.

A travers Paris

Un canion sur un refuge

Un camion lourd, chargé de pièces détachées pour grenades, à la suite d'une fausse manoeuvre de son conducteur, Louis Debouché, natigé boche, descendant rue des Poiriers, au Bas-Mendon, est venu, hier soir, buter violemment sur un refuge situé devant le 61 rue Lafayette. Le véhicule et le réverbère ont été très endommagés, mais il n'y a pas eu d'accident de personnes.

Ecrasé sous un portail

Un ouvrier, M. Léon Téry, 30 ans, demeurant avenue de Choisy, procédait hier, boulevard Diderot, à la réparation d'un portail qui, sorti de ses gonds, se renversa. M. Téry fut pris sous la masse pesante et écrasé. On le releva dans un état des plus graves et transporté à Saint-Amand.

Pour un débris de torpille

M. Lucien Laduchet, 17 ans, demeurant rue Geoffroy-Saint-Hilaire, montrait hier, rue des Francs-Bourgeois, un morceau de bombe qu'il avait ramassé lors d'un dernier raid ; un passant, M. Georges Cocquios, 35 ans, prétendit le lui prendre, une rixe s'ensuivit, à laquelle des passants se mêlèrent. M. Georges Cocquios, atteint d'un coup de poing américain, s'affaissa soudain ensanglanté et fut transporté à l'Hôtel-Dieu. L'agresseur n'a pu être retrouvé.

Artiste lyrique blessé en auto

Mlle Félixe Banville, artiste lyrique, demeurant 48, rue de Berri, était dans une automobile stationnée avenue Victor-Hugo, quand voulant éviter un vieillard qui traversait la chaussée, elle fut heurtée par le chauffeur André Louis, vingt-huit ans, qui, au lieu de s'arrêter, se mit à rouler sur elle. Mlle Banville fut projetée contre les vitres, la blessant grièvement. Elle a été reconduite à son domicile.

Ils dévalisaient une usine

Depuis quelque temps, des vols nombreux étaient commis dans une usine, avenue de Choisy. Hier, deux inspecteurs de la Sûreté ont surpris en flagrant délit de vol de matériaux Adrien Gausset, 43 ans, charretier, et Amédée Briand, 17 ans, manœuvre, demeurant tous deux 47, rue Croulebarbe. Une perquisition faite à leur domicile a amené la découverte de nombreux objets volés. Au Dépôt.

Autour de Paris

SEINE-ET-OISE

Ablon. — On a retiré de la Seine le cadavre de Mme Jeanne Brulier, 38 ans, demeurant rue Saint-Jacques, à Paris. Ce suicide est attribué à des raisons intimes.

Orléans. — Pour une courrière d'usines, Etienne Galigny, 43 ans, et Amédée Collie, 47 ans, se sont pris de querelle. Ce dernier, grièvement blessé d'une balle de revolver qui lui traversa le poulmon droit, est à l'Hôpital. Etat grave.

SEINE-ET-MARNE

Meaux. — La police a arrêté un nommé Henrich, demeurant rue du Comptable-de-Richemont, qui avait grossièrement injurié un officier.

OISE

Nanteuil-le-Haudouin. — Un grand nombre d'événements de l'Alsace sont arrivés à Nanteuil où ils ont été reçus avec empressement par la population et les dantes patriotiques.

CE QUE DIT LA PRESSE

LA LETTRE DE L'EMPEREUR CHARLES

TOURNAGES ANGLAIS

Du Morning Post :

La lettre de l'empereur Charles a fourni aux alliés de la France une nouvelle preuve, si une preuve était nécessaire de la scripturaire loyauté des Français. Il est significatif que tandis que l'empereur Charles voulait que l'Angleterre soit consultée, l'Italie n'était même pas mentionnée, évidemment, la brillante idée de l'empereur autrichien que l'Italie devait être traitée par ses alliés.

Reste à savoir si le monarque autrichien se proposait ou non de trahir lui-même l'Alliance. Ou bien, il faisait des ouvertures à l'insti du Kaiser, ou bien il avait reçu des instructions de préparer un terrain d'entente. Maintenant, l'empereur Charles vient de déclarer qu'il n'a pas écrit, alors que le texte de la lettre a été publié le même jour à Paris. L'empereur Charles a donc déclaré que le soin de régler entre eux leurs affaires domestiques ; mais tous les télégrammes et tous les démentis ne peuvent pas réparer l'effroyable dommage que l'empereur inflige à la réputation des dirigeants allemands qui ont travaillé sans cesse et dévouement à une cause pour prouver au peuple allemand et aux nations civilisées que l'Allemagne n'avait commencée la guerre que pour se défendre.

Du Daily Chronicle :

Le comte Czernin doit regretter sa maladroite attaque contre M. Clemenceau qui réajuste le bombardement sur la tête de son impérial maître. Sa lettre ne sauvera pas, car elle représente le point de vue de la noblesse autrichienne qui estime que la paix est indispensable pour ses privilèges sociaux et politiques. D'ailleurs, les concessions proposées étaient faites aux dépens de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Alors, si on n'ait rien de son territoire et aucune concession n'a été proposée au sujet des trois autres pays intéressés, au point de vue territorial, la monarchie dualiste, savoir l'Italie, la Roumanie et la Pologne. Cette lettre n'a donc servi qu'à prouver l'effort de l'empereur Charles en faveur de la paix est voué à un échec. Il consentait à offrir ce qu'il n'est pas en son pouvoir de donner, à la condition de garder ce qu'il n'est pas en droit de conserver.

TOURNAGES ITALIENS

Du Mattino :
Nous, Italiens, nous devons être particulièrement reconnaissants à M. Clemenceau de ses révélations. L'état d'esprit de l'empereur Charles envers l'Italie est dénoncé tout au long de son message au prince Sixte. Ce document est pour nous précieux, précieux car il révèle tous les alliés qui devraient désormais être dirigés par ceux qui vult la parole de l'empereur autrichien. L'idée anti-italienne, après les révélations contre l'empereur Charles, devrait faire un pas de géant dans tout le monde civilisé.

TOURNAGES FRANÇAIS

Du Figaro (M. Alfred Capus) :

Sans quelques personnes à Paris, tout le monde en France, et même chez nos alliés, applaudit à la rude riposte de M. Clemenceau. Les gens délicats qui ne pardonnent point au président du Conseil son manque d'égards envers la cour d'Autriche feront sagement de méditer le télégramme du kaiser à Charles.

De la Petite République (M. Louis Puech) :

La lettre de l'empereur d'Autriche proclamant la légitimité de nos droits sur l'Alsace-Lorraine est-elle authentique ? Oui, dit M. Clemenceau. Elle est apocryphe, proclame Charles I^{er}. Là-dessus, les polémiques s'engagent. Les commissions parlementaires se sont réunies. Elles veulent savoir les conditions dans lesquelles la lettre a été remise et l'usage qui en a été fait.

On demande pardon à mes collègues des commissions des affaires extérieures et de l'armée.

De l'Œuvre (M. Gustave Téry) :

Si M. Clemenceau a cru devoir en publier le prologue, c'est qu'il n'en est pas de plus flatteur pour l'orgueil national ; il n'en est pas de plus propre à convaincre nos combattants que nos ennemis font à cette heure un effort désespéré. C'est l'année dernière, et depuis, les apparences, ils ont senti, ils ont vu, ils ont fait qu'ils étaient vaincus. Et si ceux qui nous gouvernent ont feint de ne pas comprendre cet aveu, c'est évidemment qu'ils étaient sûrs de remporter cette année une victoire plus complète et plus décisive. Hélas ! nous ne pouvons partager cette belle certitude que rien ne saurait ébranler.

L'UNITÉ DE VENGEANCE

Du New-York Herald (M. Pierre Vebert) :

La démonstration sur Carlsruhe a tout de même produit son effet. Il est bon de la rappeler. L'Allemand ne fait pas la guerre avec de la sentimentalité ; au contraire, il se moque de nos raisonnements humanitaires, et n'a eu d'autre but que de nous faire comprendre que nous ne sommes que des bêtes. Il nous reste aujourd'hui une « unité » à réaliser, c'est « l'unité » de vengeance.

NOUVELLES DIVERSES

Au début de cette semaine, 160 infractions au décret du 21 mars et à l'arrêté du 23 mars 1918, concernant l'utilisation de l'essence, ont été relevées par le service de la circulation automobile.

Le ministre de la Guerre cite à l'ordre de l'armée l'escadron A.R. 20 (ancienne M.F. 20).

L'œuvre de M. Gauthier-Des Gouttes a été officiellement reconnue par arrêté ministériel sous le vocable d'œuvre de solidarité et d'assistance aux volontaires suisses. Siège social : 37, rue Lacroix.

Les habitants du canton de Roye qui ont été évacués depuis le mois de mars 1918, sont priés de faire connaître leur adresse actuelle au lieu d'origine au Service d'urgence, 72, avenue des Champs-Élysées.

Condamnation d'un espion

Le 3^e conseil de guerre a condamné et jugé hier, à huis clos, un nommé Fernand Roger Spitz, demeurant à Paris, rue Lamarck, inculpé 1^{er</}

med. 8 h. 1/2. Mon Ami Teddy. — Dimanche, 9 h. 1/2. 7 h. 45. La Robe Rouge.

COMEDIE-FRANÇAISE. — Mlle Marie Laconte, jeune comédienne souffrante depuis une dizaine de jours, est fort heureusement rétablie et fera sa rentrée, demain, dans *Primerose*, qui est une des plus jolies créations de la grande comédienne.

CHATELAIN. — Aujourd'hui, en matinée, à 2 h. et en soirée à 8 h. : *La Courte et Bonheur*, merveilleux spectacle d'opéra-ballet, l'histoire, la grâce et le charme d'opéra-ballet justifient le succès triomphal.

PORT-SAINT-MARTIN. — AMBIGU. — Voici de quelle façon les représentations de ces deux théâtres sont établies : A la Porte-Saint-Martin, *Les Oubliés* et au Nouveau-Ambigu, *Le Maître de Forges* pour tous ; en soirée, samedi, mercredi, jeudi, samedi et dimanche, à 8 h. 1/2. En matinée, jeudi et dimanche à 2 h.

AUX FOLIES-BERGERE. — Aujourd'hui, en matinée et en soirée, deux dernières représentations de la *Revue Nocturne*. Demain lundi, le nouveau programme complet, aux côtés de vedettes réputées, les dernières nouveautés anglaises et américaines.

A L'OLYMPIA. — En matinée et en soirée, le merveilleux spectacle qui triomphe depuis le vendredi. Grand succès pour l'excellent chansonnier Saint-Germain, Fabris, Lucette, Barbel, etc.

GAUMONT-PALACE. — A 8 h. 1/2, séances permanentes. — A la main dans l'ombre, *Charlot* entre en retard et les *Années de guerre*.

HERNIE
Maintenance par l'appareil du spécialiste M. GLASER, la hernie diminue de volume et disparaît. Cabinet de 9 h à 11 et de 4 à 6 (dim. et soir, de 8 à 10). 30, rue Sébastopol, 30, 1^{er} étage, Paris, Brochure gratuite.

Renseignements Commerciaux

HALLES CENTRALES DE PARIS

Fruits. — Dattes, 80 à 110 fr. (500 à 1000 fr.). Noix sèches, 100 à 110 fr. Oranges Algérie, 70 à 85 fr. Pommes choix, 140 à 150 fr. communes, 60 à 100 fr. Prunelles, 2 à 5 fr. Raisin noir, 5 à 12 fr. Raisin blanc, 30 à 300 fr.

Légumes. — Artichauts Algérie, 20 à 55 fr. Fines, 25 à 70 fr. Carottes Algérie, 30 à 45 fr. Bœufs, 24 à 36 fr. Cœur, 60 à 80 fr. Champignons, 300 à 380 fr. Choucroute, 45 à 90 fr. Choux nouveaux, 15 à 45 fr. Choux-fleurs, 12 à 40 fr. Cresson, 20 à 150 fr. Endives, 20 à 40 fr. Escaroles, 15 à 30 fr. Laitues Midi-Paris, 12 à 18 fr. Navets nouveaux, 50 à 65 fr. Oseille, 50 à 60 fr. Persil, 45 à 60 fr. Potirons, 35 à 100 fr. Pois Exotiques, Algérie, 80 à 150 fr. Pommes de terre Algérie, 80 à 110 fr. Hollande, 36 fr. Radis Paris, 1 à 1,10.

FERS, FONTES, ACIERS
On cote à Paris approximativement les 100 kilos : Fers marchands, au coke, 1^{re} classe, 55 fr. ; fers forgés, 1^{re} catégorie, 58 fr. ; larges plaques, 55 à 57 fr. ; blooms et billettes, 72 fr. ; fers à cheval, base, 100 fr. ; tôles acier doux, 1^{re} 60,50 ; 2^e 58,50 ; 3^e 56,50 ; 4^e 54,50 ; 5^e 52,50 ; 6^e 50,50 ; 7^e 48,50 ; 8^e 46,50 ; 9^e 44,50 ; 10^e 42,50 ; 11^e 40,50 ; 12^e 38,50 ; 13^e 36,50 ; 14^e 34,50 ; 15^e 32,50 ; 16^e 30,50 ; 17^e 28,50 ; 18^e 26,50 ; 19^e 24,50 ; 20^e 22,50 ; 21^e 20,50 ; 22^e 18,50 ; 23^e 16,50 ; 24^e 14,50 ; 25^e 12,50 ; 26^e 10,50 ; 27^e 8,50 ; 28^e 6,50 ; 29^e 4,50 ; 30^e 2,50 ; 31^e 0,50 ; 32^e 0,50 ; 33^e 0,50 ; 34^e 0,50 ; 35^e 0,50 ; 36^e 0,50 ; 37^e 0,50 ; 38^e 0,50 ; 39^e 0,50 ; 40^e 0,50 ; 41^e 0,50 ; 42^e 0,50 ; 43^e 0,50 ; 44^e 0,50 ; 45^e 0,50 ; 46^e 0,50 ; 47^e 0,50 ; 48^e 0,50 ; 49^e 0,50 ; 50^e 0,50 ; 51^e 0,50 ; 52^e 0,50 ; 53^e 0,50 ; 54^e 0,50 ; 55^e 0,50 ; 56^e 0,50 ; 57^e 0,50 ; 58^e 0,50 ; 59^e 0,50 ; 60^e 0,50 ; 61^e 0,50 ; 62^e 0,50 ; 63^e 0,50 ; 64^e 0,50 ; 65^e 0,50 ; 66^e 0,50 ; 67^e 0,50 ; 68^e 0,50 ; 69^e 0,50 ; 70^e 0,50 ; 71^e 0,50 ; 72^e 0,50 ; 73^e 0,50 ; 74^e 0,50 ; 75^e 0,50 ; 76^e 0,50 ; 77^e 0,50 ; 78^e 0,50 ; 79^e 0,50 ; 80^e 0,50 ; 81^e 0,50 ; 82^e 0,50 ; 83^e 0,50 ; 84^e 0,50 ; 85^e 0,50 ; 86^e 0,50 ; 87^e 0,50 ; 88^e 0,50 ; 89^e 0,50 ; 90^e 0,50 ; 91^e 0,50 ; 92^e 0,50 ; 93^e 0,50 ; 94^e 0,50 ; 95^e 0,50 ; 96^e 0,50 ; 97^e 0,50 ; 98^e 0,50 ; 99^e 0,50 ; 100^e 0,50 ; 101^e 0,50 ; 102^e 0,50 ; 103^e 0,50 ; 104^e 0,50 ; 105^e 0,50 ; 106^e 0,50 ; 107^e 0,50 ; 108^e 0,50 ; 109^e 0,50 ; 110^e 0,50 ; 111^e 0,50 ; 112^e 0,50 ; 113^e 0,50 ; 114^e 0,50 ; 115^e 0,50 ; 116^e 0,50 ; 117^e 0,50 ; 118^e 0,50 ; 119^e 0,50 ; 120^e 0,50 ; 121^e 0,50 ; 122^e 0,50 ; 123^e 0,50 ; 124^e 0,50 ; 125^e 0,50 ; 126^e 0,50 ; 127^e 0,50 ; 128^e 0,50 ; 129^e 0,50 ; 130^e 0,50 ; 131^e 0,50 ; 132^e 0,50 ; 133^e 0,50 ; 134^e 0,50 ; 135^e 0,50 ; 136^e 0,50 ; 137^e 0,50 ; 138^e 0,50 ; 139^e 0,50 ; 140^e 0,50 ; 141^e 0,50 ; 142^e 0,50 ; 143^e 0,50 ; 144^e 0,50 ; 145^e 0,50 ; 146^e 0,50 ; 147^e 0,50 ; 148^e 0,50 ; 149^e 0,50 ; 150^e 0,50 ; 151^e 0,50 ; 152^e 0,50 ; 153^e 0,50 ; 154^e 0,50 ; 155^e 0,50 ; 156^e 0,50 ; 157^e 0,50 ; 158^e 0,50 ; 159^e 0,50 ; 160^e 0,50 ; 161^e 0,50 ; 162^e 0,50 ; 163^e 0,50 ; 164^e 0,50 ; 165^e 0,50 ; 166^e 0,50 ; 167^e 0,50 ; 168^e 0,50 ; 169^e 0,50 ; 170^e 0,50 ; 171^e 0,50 ; 172^e 0,50 ; 173^e 0,50 ; 174^e 0,50 ; 175^e 0,50 ; 176^e 0,50 ; 177^e 0,50 ; 178^e 0,50 ; 179^e 0,50 ; 180^e 0,50 ; 181^e 0,50 ; 182^e 0,50 ; 183^e 0,50 ; 184^e 0,50 ; 185^e 0,50 ; 186^e 0,50 ; 187^e 0,50 ; 188^e 0,50 ; 189^e 0,50 ; 190^e 0,50 ; 191^e 0,50 ; 192^e 0,50 ; 193^e 0,50 ; 194^e 0,50 ; 195^e 0,50 ; 196^e 0,50 ; 197^e 0,50 ; 198^e 0,50 ; 199^e 0,50 ; 200^e 0,50 ; 201^e 0,50 ; 202^e 0,50 ; 203^e 0,50 ; 204^e 0,50 ; 205^e 0,50 ; 206^e 0,50 ; 207^e 0,50 ; 208^e 0,50 ; 209^e 0,50 ; 210^e 0,50 ; 211^e 0,50 ; 212^e 0,50 ; 213^e 0,50 ; 214^e 0,50 ; 215^e 0,50 ; 216^e 0,50 ; 217^e 0,50 ; 218^e 0,50 ; 219^e 0,50 ; 220^e 0,50 ; 221^e 0,50 ; 222^e 0,50 ; 223^e 0,50 ; 224^e 0,50 ; 225^e 0,50 ; 226^e 0,50 ; 227^e 0,50 ; 228^e 0,50 ; 229^e 0,50 ; 230^e 0,50 ; 231^e 0,50 ; 232^e 0,50 ; 233^e 0,50 ; 234^e 0,50 ; 235^e 0,50 ; 236^e 0,50 ; 237^e 0,50 ; 238^e 0,50 ; 239^e 0,50 ; 240^e 0,50 ; 241^e 0,50 ; 242^e 0,50 ; 243^e 0,50 ; 244^e 0,50 ; 245^e 0,50 ; 246^e 0,50 ; 247^e 0,50 ; 248^e 0,50 ; 249^e 0,50 ; 250^e 0,50 ; 251^e 0,50 ; 252^e 0,50 ; 253^e 0,50 ; 254^e 0,50 ; 255^e 0,50 ; 256^e 0,50 ; 257^e 0,50 ; 258^e 0,50 ; 259^e 0,50 ; 260^e 0,50 ; 261^e 0,50 ; 262^e 0,50 ; 263^e 0,50 ; 264^e 0,50 ; 265^e 0,50 ; 266^e 0,50 ; 267^e 0,50 ; 268^e 0,50 ; 269^e 0,50 ; 270^e 0,50 ; 271^e 0,50 ; 272^e 0,50 ; 273^e 0,50 ; 274^e 0,50 ; 275^e 0,50 ; 276^e 0,50 ; 277^e 0,50 ; 278^e 0,50 ; 279^e 0,50 ; 280^e 0,50 ; 281^e 0,50 ; 282^e 0,50 ; 283^e 0,50 ; 284^e 0,50 ; 285^e 0,50 ; 286^e 0,50 ; 287^e 0,50 ; 288^e 0,50 ; 289^e 0,50 ; 290^e 0,50 ; 291^e 0,50 ; 292^e 0,50 ; 293^e 0,50 ; 294^e 0,50 ; 295^e 0,50 ; 296^e 0,50 ; 297^e 0,50 ; 298^e 0,50 ; 299^e 0,50 ; 300^e 0,50 ; 301^e 0,50 ; 302^e 0,50 ; 303^e 0,50 ; 304^e 0,50 ; 305^e 0,50 ; 306^e 0,50 ; 307^e 0,50 ; 308^e 0,50 ; 309^e 0,50 ; 310^e 0,50 ; 311^e 0,50 ; 312^e 0,50 ; 313^e 0,50 ; 314^e 0,50 ; 315^e 0,50 ; 316^e 0,50 ; 317^e 0,50 ; 318^e 0,50 ; 319^e 0,50 ; 320^e 0,50 ; 321^e 0,50 ; 322^e 0,50 ; 323^e 0,50 ; 324^e 0,50 ; 325^e 0,50 ; 326^e 0,50 ; 327^e 0,50 ; 328^e 0,50 ; 329^e 0,50 ; 330^e 0,50 ; 331^e 0,50 ; 332^e 0,50 ; 333^e 0,50 ; 334^e 0,50 ; 335^e 0,50 ; 336^e 0,50 ; 337^e 0,50 ; 338^e 0,50 ; 339^e 0,50 ; 340^e 0,50 ; 341^e 0,50 ; 342^e 0,50 ; 343^e 0,50 ; 344^e 0,50 ; 345^e 0,50 ; 346^e 0,50 ; 347^e 0,50 ; 348^e 0,50 ; 349^e 0,50 ; 350^e 0,50 ; 351^e 0,50 ; 352^e 0,50 ; 353^e 0,50 ; 354^e 0,50 ; 355^e 0,50 ; 356^e 0,50 ; 357^e 0,50 ; 358^e 0,50 ; 359^e 0,50 ; 360^e 0,50 ; 361^e 0,50 ; 362^e 0,50 ; 363^e 0,50 ; 364^e 0,50 ; 365^e 0,50 ; 366^e 0,50 ; 367^e 0,50 ; 368^e 0,50 ; 369^e 0,50 ; 370^e 0,50 ; 371^e 0,50 ; 372^e 0,50 ; 373^e 0,50 ; 374^e 0,50 ; 375^e 0,50 ; 376^e 0,50 ; 377^e 0,50 ; 378^e 0,50 ; 379^e 0,50 ; 380^e 0,50 ; 381^e 0,50 ; 382^e 0,50 ; 383^e 0,50 ; 384^e 0,50 ; 385^e 0,50 ; 386^e 0,50 ; 387^e 0,50 ; 388^e 0,50 ; 389^e 0,50 ; 390^e 0,50 ; 391^e 0,50 ; 392^e 0,50 ; 393^e 0,50 ; 394^e 0,50 ; 395^e 0,50 ; 396^e 0,50 ; 397^e 0,50 ; 398^e 0,50 ; 399^e 0,50 ; 400^e 0,50 ; 401^e 0,50 ; 402^e 0,50 ; 403^e 0,50 ; 404^e 0,50 ; 405^e 0,50 ; 406^e 0,50 ; 407^e 0,50 ; 408^e 0,50 ; 409^e 0,50 ; 410^e 0,50 ; 411^e 0,50 ; 412^e 0,50 ; 413^e 0,50 ; 414^e 0,50 ; 415^e 0,50 ; 416^e 0,50 ; 417^e 0,50 ; 418^e 0,50 ; 419^e 0,50 ; 420^e 0,50 ; 421^e 0,50 ; 422^e 0,50 ; 423^e 0,50 ; 424^e 0,50 ; 425^e 0,50 ; 426^e 0,50 ; 427^e 0,50 ; 428^e 0,50 ; 429^e 0,50 ; 430^e 0,50 ; 431^e 0,50 ; 432^e 0,50 ; 433^e 0,50 ; 434^e 0,50 ; 435^e 0,50 ; 436^e 0,50 ; 437^e 0,50 ; 438^e 0,50 ; 439^e 0,50 ; 440^e 0,50 ; 441^e 0,50 ; 442^e 0,50 ; 443^e 0,50 ; 444^e 0,50 ; 445^e 0,50 ; 446^e 0,50 ; 447^e 0,50 ; 448^e 0,50 ; 449^e 0,50 ; 450^e 0,50 ; 451^e 0,50 ; 452^e 0,50 ; 453^e 0,50 ; 454^e 0,50 ; 455^e 0,50 ; 456^e 0,50 ; 457^e 0,50 ; 458^e 0,50 ; 459^e 0,50 ; 460^e 0,50 ; 461^e 0,50 ; 462^e 0,50 ; 463^e 0,50 ; 464^e 0,50 ; 465^e 0,50 ; 466^e 0,50 ; 467^e 0,50 ; 468^e 0,50 ; 469^e 0,50 ; 470^e 0,50 ; 471^e 0,50 ; 472^e 0,50 ; 473^e 0,50 ; 474^e 0,50 ; 475^e 0,50 ; 476^e 0,50 ; 477^e 0,50 ; 478^e 0,50 ; 479^e 0,50 ; 480^e 0,50 ; 481^e 0,50 ; 482^e 0,50 ; 483^e 0,50 ; 484^e 0,50 ; 485^e 0,50 ; 486^e 0,50 ; 487^e 0,50 ; 488^e 0,50 ; 489^e 0,50 ; 490^e 0,50 ; 491^e 0,50 ; 492^e 0,50 ; 493^e 0,50 ; 494^e 0,50 ; 495^e 0,50 ; 496^e 0,50 ; 497^e 0,50 ; 498^e 0,50 ; 499^e 0,50 ; 500^e 0,50 ; 501^e 0,50 ; 502^e 0,50 ; 503^e 0,50 ; 504^e 0,50 ; 505^e 0,50 ; 506^e 0,50 ; 507^e 0,50 ; 508^e 0,50 ; 509^e 0,50 ; 510^e 0,50 ; 511^e 0,50 ; 512^e 0,50 ; 513^e 0,50 ; 514^e 0,50 ; 515^e 0,50 ; 516^e 0,50 ; 517^e 0,50 ; 518^e 0,50 ; 519^e 0,50 ; 520^e 0,50 ; 521^e 0,50 ; 522^e 0,50 ; 523^e 0,50 ; 524^e 0,50 ; 525^e 0,50 ; 526^e 0,50 ; 527^e 0,50 ; 528^e 0,50 ; 529^e 0,50 ; 530^e 0,50 ; 531^e 0,50 ; 532^e 0,50 ; 533^e 0,50 ; 534^e 0,50 ; 535^e 0,50 ; 536^e 0,50 ; 537^e 0,50 ; 538^e 0,50 ; 539^e 0,50 ; 540^e 0,50 ; 541^e 0,50 ; 542^e 0,50 ; 543^e 0,50 ; 544^e 0,50 ; 545^e 0,50 ; 546^e 0,50 ; 547^e 0,50 ; 548^e 0,50 ; 549^e 0,50 ; 550^e 0,50 ; 551^e 0,50 ; 552^e 0,50 ; 553^e 0,50 ; 554^e 0,50 ; 555^e 0,50 ; 556^e 0,50 ; 557^e 0,50 ; 558^e 0,50 ; 559^e 0,50 ; 560^e 0,50 ; 561^e 0,50 ; 562^e 0,50 ; 563^e 0,50 ; 564^e 0,50 ; 565^e 0,50 ; 566^e 0,50 ; 567^e 0,50 ; 568^e 0,50 ; 569^e 0,50 ; 570^e 0,50 ; 571^e 0,50 ; 572^e 0,50 ; 573^e 0,50 ; 574^e 0,50 ; 575^e 0,50 ; 576^e 0,50 ; 577^e 0,50 ; 578^e 0,50 ; 579^e 0,50 ; 580^e 0,50 ; 581^e 0,50 ; 582^e 0,50 ; 583^e 0,50 ; 584^e 0,50 ; 585^e 0,50 ; 586^e 0,50 ; 587^e 0,50 ; 588^e 0,50 ; 589^e 0,50 ; 590^e 0,50 ; 591^e 0,50 ; 592^e 0,50 ; 593^e 0,50 ; 594^e 0,50 ; 595^e 0,50 ; 596^e 0,50 ; 597^e 0,50 ; 598^e 0,50 ; 599^e 0,50 ; 600^e 0,50 ; 601^e 0,50 ; 602^e 0,50 ; 603^e 0,50 ; 604^e 0,50 ; 605^e 0,50 ; 606^e 0,50 ; 607^e 0,50 ; 608^e 0,50 ; 609^e 0,50 ; 610^e 0,50 ; 611^e 0,50 ; 612^e 0,50 ; 613^e 0,50 ; 614^e 0,50 ; 615^e 0,50 ; 616^e 0,50 ; 617^e 0,50 ; 618^e 0,50 ; 619^e 0,50 ; 620^e 0,50 ; 621^e 0,50 ; 622^e 0,50 ; 623^e 0,50 ; 624^e 0,50 ; 625^e 0,50 ; 626^e 0,50 ; 627^e 0,50 ; 628^e 0,50 ; 629^e 0,50 ; 630^e 0,50 ; 631^e 0,50 ; 632^e 0,50 ; 633^e 0,50 ; 634^e 0,50 ; 635^e 0,50 ; 636^e 0,50 ; 637^e 0,50 ; 638^e 0,50 ; 639^e 0,50 ; 640^e 0,50 ; 641^e 0,50 ; 642^e 0,50 ; 643^e 0,50 ; 644^e 0,50 ; 645^e 0,50 ; 646^e 0,50 ; 647^e 0,50 ; 648^e 0,50 ; 649^e 0,50 ; 650^e 0,50 ; 651^e 0,50 ; 652^e 0,50 ; 653^e 0,50 ; 654^e 0,50 ; 655^e 0,50 ; 656^e 0,50 ; 657^e 0,50 ; 658^e 0,50 ; 659^e 0,50 ; 660^e 0,50 ; 661^e 0,50 ; 662^e 0,50 ; 663^e 0,50 ; 664^e 0,50 ; 665^e 0,50 ; 666^e 0,50 ; 667^e 0,50 ; 668^e 0,50 ; 669^e 0,50 ; 670^e 0,50 ; 671^e 0,50 ; 672^e 0,50 ; 673^e 0,50 ; 674^e 0,50 ; 675^e 0,50 ; 676^e 0,50 ; 677^e 0,50 ; 678^e 0,50 ; 679^e 0,50 ; 680^e 0,50 ; 681^e 0,50 ; 682^e 0,50 ; 683^e